

XIX^e siècle



COLLECTION LITTÉRAIRE LAGARDE & MICHARD

Bordas

XIX^e siècle



COLLECTION LITTÉRAIRE LAGARDE & MICHARD

Bordas

LA VILLE EN PENTE . Dessin de Victor Hugo . Musée Victor Hugo . CL. Guilley-Lagache



ISBN 2-04-000050-X

1300

ANDRÉ LAGARDE

Agrégé des Lettres
Inspecteur général
de l'Instruction Publique

LAURENT MICHARD

Ancien élève
de l'École Normale Supérieure
Inspecteur général de l'Instruction Publique

XIX^e SIECLE

LES GRANDS AUTEURS
FRANÇAIS DU PROGRAMME

Bordas

COLLECTION LITTÉRAIRE

A. LAGARDE & L. MICHARD

« *Textes et Littérature* »

MOYEN AGE

XVI^e SIÈCLE

XVII^e SIÈCLE

XVIII^e SIÈCLE

XIX^e SIÈCLE

XX^e SIÈCLE

“ Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants-droit, ou ayants-cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration ”

© BORDAS, Paris, 1969 – 03 055 808 204

ISBN 2-04-000050-X

AVANT-PROPOS

Selon le principe de la collection TEXTES ET LITTÉRATURE, nous avons réuni dans un livre *livre unique* des extraits spécialement présentés en vue de l'*explication* en classe, des *lectures* complémentaires, une *histoire littéraire* suivie et toujours en relation étroite avec ces textes. Nous voudrions ainsi alléger pour le professeur la tâche de présenter et d'analyser les œuvres ou de dicter des questionnaires, et lui permettre de consacrer tout son temps à l'*étude des textes*, en compagnie d'élèves déjà préparés à cet exercice et intéressés par des lectures complémentaires.

L'ouvrage étant surtout destiné à de grands élèves, nous avons donné d'assez larges extraits des poètes romantiques, des romanciers, des historiens, des poètes symbolistes. En ce qui concerne les poètes et les romanciers de la fin du siècle, nos lacunes sont volontaires : nous contentant de donner quelques pages d'Anatole France et de Loti, nous avons réservé pour le recueil consacré au XX^e SIECLE l'étude des grands écrivains dont la carrière commencée au XIX^e SIECLE s'épanouit au début du XX^e SIECLE. Par cet ensemble, nous espérons concilier les exigences d'une préparation efficace et le désir de former des esprits cultivés.

On trouvera dans cette édition les mêmes *textes* que dans les éditions antérieures. Renouvelée en partie, et choisie pour sa valeur documentaire et éducative, l'*illustration en noir et blanc* a été rapprochée des textes qu'elle est destinée à accompagner : la confrontation permettra des exercices d'expression orale et écrite en vue d'une meilleure intelligence des œuvres. Quant à l'*illustration en couleur*, elle soulignera la parenté entre la littérature et les beaux-arts, mettra quelques chefs-d'œuvre sous les yeux des jeunes lecteurs et contribuera ainsi à leur initiation artistique.

A.L. et L.M.

Les Événements	Les Auteurs	Poésie	Roman	Théâtre et divers
Directoire	1797 Vigny 1798 Michelet			
1799 CONSULAT	1799 Balzac 1802 Hugo 1803 Mérimée		1801 <i>Atala</i> 1802 <i>René</i>	1800 <i>De la Littérature</i> 1802 <i>Génie du Christianisme</i>
1804 EMPIRE	1804 Sainte-Beuve			
	1808 Nerval 1810 Musset		1809 <i>Les Martyrs</i>	1810-13 <i>De l'Allemagne</i>
1814 RESTAURATION			1816 <i>Adolphe</i>	
1815 Cent-jours, Waterloo, Louis XVIII	1818 Leconte de Lisle 1821 Baudelaire Flaubert 1823 Renan	1820 <i>Les Méditations</i> 1822 Hugo : <i>Les Odes</i> Vigny : <i>Poèmes</i>		Le Drame romantique
1824 Charles X	1828 Taine	1826 <i>P. Antiques et M.</i> 1829 <i>Les Orientales</i> 1830 <i>Les Harmonies</i> 1831 <i>F. d'Automne</i> 1835 <i>Ch. du crépuscule</i> 1835-41 <i>Les Nuits, Souvenir</i> 1836 <i>Jocelyn</i> 1837 <i>Voix intérieures</i>	1826 <i>Cinq-Mars</i> 1830 <i>Le Rouge et le Noir</i> 1831 <i>N.-D. de Paris</i> 1834 <i>Le Père Goriot</i> 1835 <i>Lys dans la vallée</i>	1827 <i>Préf. de Cromwell</i> 1830 <i>Hernani</i> 1835 <i>Chatterton Lorenzaccio</i>
1830 LOUIS-PHILIPPE			1839 <i>Chartreuse de Parme</i>	1838 <i>Ruy Blas</i>
	1842 Stendhal (†) Mallarmé 1844 Verlaine A. France 1848 Chateaubriand (†)	1840 <i>Rayons et Ombres</i>	1840 <i>Colomba</i> 1842 <i>Comédie humaine</i> 1845 <i>Carmen</i>	1843 <i>Les Burgraves</i> 1833-44 Michelet : <i>Hist. de France</i> (I à VI) 1847 <i>Révolution</i> 1848-50 <i>Mém. d'O.-T.</i> 1848-90 <i>L'Avenir de la Science</i>
1848 II ^e RÉPUBLIQUE				1851-62 <i>Sainte-Beuve : Lundis</i>
1851 Coup d'État 2 déc.	1850 Balzac (†) Loti			
1852 II ^e EMPIRE	1852 Paul Bourget 1854 Rimbaud 1855 Nerval (†) 1857 Musset (†)	1852 <i>Poèmes antiques</i> 1853 <i>Les Châtiments</i> 1856 <i>Contemplations</i> 1857 <i>Fleurs du Mal</i> 1859 <i>Lég. des Siècles</i> 1862 <i>Poèmes barbares</i>	1856 <i>Madame Bovary</i>	1855-67 Michelet : <i>Hist. de France</i> (VII à XVII)
	1862 Barrès 1863 Vigny (†) 1867 Lamartine (†) Baudelaire (†) 1869 Sainte-Beuve (†)	1864 <i>Les Destinées</i> 1866 <i>Parnasse contemp.</i>	1862 <i>Les Misérables</i> <i>Salammbô</i> <i>Dominique</i> 1866-69 <i>Lettres de mon Moulin</i> 1869 <i>L'Éducation sentimentale</i>	1863 Taine : <i>Hist. de la Littérature anglaise</i> 1863-70 <i>Sainte-Beuve : Nouveaux Lundis</i>
1870-1871 guerre franco-allemande	1870 Mérimée (†)	1871 Rimbaud écrit <i>Bateau ivre</i> , 1873 <i>Saison en Enfer</i> 1874 <i>et Illuminations</i>		
1870 III ^e RÉPUBLIQUE (4 Septembre)	1874 Michelet (†)	1876 <i>L'Après-midi d'un Faune</i> 1881 <i>Sagesse</i> 1886 <i>Manif. Symboliste</i> 1891 <i>École romane</i> 1893 <i>Les Trophées</i>	1877 <i>Trois Contes</i> 1877 <i>L'assommoir</i> 1880-90 Maupassant : <i>Contes</i> 1885 <i>Germinal</i> 1886 <i>Pêcheur d'Islande</i> 1889 <i>Le Disciple</i>	Théâtre Naturaliste et Symboliste 1882 <i>Becque : Les Corbeaux</i> 1887 Antoine fonde le <i>Théâtre libre</i> 1892 Maeterlinck : <i>Pelléas et Mélisande</i>
1871 La Commune	1880 Flaubert (†) 1885 Hugo (†) 1891 Rimbaud (†) 1892 Renan (†) 1893 Taine (†) 1894 L. de Lisle (†) 1896 Verlaine (†) 1898 Mallarmé (†)		1897-1901 <i>L'Histoire Contemporaine</i>	
Constitution de 1875		Mallarmé : <i>Poésies</i>		

INTRODUCTION

Un coup d'œil d'ensemble sur le XIX^e SIÈCLE français révèle avant tout sa *complexité*. Au rythme heurté des événements politiques correspond tout un enchevêtrement de courants d'idées et de mouvements littéraires. Complexité d'autant plus sensible que nous sommes encore tout près du XIX^e siècle ; aussi ne songeons-nous pas à le résumer d'un mot, comme le « siècle de la Renaissance », le « siècle classique » ou le « siècle des lumières ». Privés de ce moyen commode de l'embrasser d'un seul regard, nous sommes en revanche préservés de la tentation de le simplifier abusivement, et peut-être sentons-nous mieux ainsi sa *richesse* et sa *diversité*, du ROMANTISME au RÉALISME, du réalisme au SYMBOLISME.

I. HISTOIRE ET CIVILISATION

De 1800 à 1900 la France a connu, sans compter le bref épisode des Cent-jours, *sept régimes politiques* : le Consulat, l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet, la Seconde République, le Second Empire et la Troisième République. Parvenue au sommet de la puissance et de la gloire militaire sous Napoléon I^{er}, elle a subi ensuite deux *invasions* au terme de l'épopée impériale (1814-1815) et une troisième en 1870-1871 ; accrue de la Savoie et du comté de Nice en 1860, elle s'est vu amputer de l'Alsace-Lorraine par le traité de Francfort (1871). C'est dire que le XIX^e siècle apparaît dans notre histoire comme *une période d'extrême instabilité*.

On peut déplorer que notre pays n'ait pas suivi une voie plus unie, qu'il soit allé de triomphes en désastres, de révolutions en contre-révolutions, non sans une terrible dépense d'énergie, au lieu d'évoluer pacifiquement. Mais les à-coups de son histoire, s'ils révèlent des divisions intestines et parfois des rêves trop ambitieux, témoignent aussi d'une vie généreuse et surabondante. En effet la nation française, tantôt glorieuse, tantôt humiliée et tenue à l'écart du concert européen (1815-1822), a montré dans tous les domaines une *puissante vitalité* et une remarquable *faculté de redressement*. D'autre part l'alternance des régimes autoritaires et libéraux, de l'émancipation et de la réaction, ne saurait dissimuler le large mouvement par lequel *le peuple français a reconquis*, au cours du XIX^e siècle, *le gouvernement démocratique* instauré par la Révolution de 1789 mais bientôt remplacé, sous la Révolution même, par un pouvoir dictatorial.

LE MOUVEMENT DÉMOCRATIQUE

Politique
et littérature

Continuant la tradition du XVIII^e siècle, *de nombreux écrivains s'engagent dans la lutte politique et sociale* par leurs œuvres et leur action. Le fait est surtout frappant à l'époque *romantique* : LAMARTINE et HUGO sont députés ; VIGNY lui-même se présente aux élections. En 1848 LAMARTINE, qui a beaucoup contribué à l'avènement de la République, devient chef du gouvernement provisoire.

Vers le milieu du siècle, les adeptes de l'art pour l'art se détournent de l'action, imités en cela, un peu plus tard, par les fervents de la poésie pure. Mais HUGO, de son exil, foudroie Napoléon III dans les *Châtiments*, poursuivant ainsi l'accomplissement de sa *mission*. A ses côtés ou après lui, beaucoup d'écrivains militent pour la cause républicaine ou socialiste, en particulier ZOLA, par ses romans et son énergique intervention dans l'affaire Dreyfus.

Le libéralisme

Sous la Restauration, les questions à l'ordre du jour sont surtout *politiques* : le parti libéral réclame une stricte application de la Charte, puis un élargissement des libertés qu'elle garantit. Il s'enhardit peu à peu jusqu'à souhaiter le rétablissement de la République. « Escamotée » en 1830, elle sera proclamée en 1848.

Les libéraux sont souvent des anticléricaux comme STENDHAL ou le pamphlétaire PAUL-LOUIS COURIER (1772-1825). Mais, une fois « chassé » du ministère, CHATEAUBRIAND devient libéral et prévoit l'avènement de la démocratie, qu'un autre catholique, l'historien TOCQUEVILLE, considère comme un fait voulu par Dieu (cf. p. 359). D'autre part *le romantisme*, qui dans son ensemble avait d'abord été monarchiste, *évolue après 1830 dans un sens libéral et social*.

Le socialisme

Sous la Monarchie de juillet, la misère du prolétariat ouvrier, révélée par des enquêtes ou par les émeutes qu'elle provoque, amène des hommes de cœur et des théoriciens à poser la *question sociale* : la liberté ne suffit pas, il faut aussi promouvoir l'*égalité* ou lutter au moins contre les excès les plus flagrants de l'injustice sociale. Ce problème va diviser les républicains, les uns, comme Lamartine, tenant à conserver la propriété individuelle, les autres souhaitant des réformes radicales. Le débat aboutira à deux crises violentes, les journées de juin 1848 et la Commune de 1871. Mais le Second Empire reconnaîtra aux ouvriers le *droit de coalition* et la Troisième République constituera peu à peu toute une *législation sociale*.

DEUX PRÉCURSEURS. Le comte de SAINT-SIMON (1760-1825), petit-neveu du mémorialiste, conçoit un ordre social fondé sur la notion de *productivité*. Plus d'oisifs, plus d'héritage ; seuls ont des droits les citoyens qui exercent une activité productrice ; l'avenir est à l'industrie. Quant à FOURIER (1772-1837), il imagine une nouvelle cellule sociale, le *phalanstère*, qui permettrait un groupement harmonieux des individus.

LE CATHOLICISME SOCIAL. Créé par LAMENNAIS, ce mouvement poursuit un idéal de charité et de justice conforme à l'enseignement de l'Évangile. Condamné par l'encyclique *Mirari vos* en 1832, Lamennais rompt avec l'Église et devient franchement socialiste ; ses amis LACORDAIRE et MONTALEMBERT se soumettent sans abandonner leur action généreuse.

LE SOCIALISME FRANÇAIS : PROUDHON. Pierre PROUDHON (1809-1865) attaque le principe de la propriété, résumant sa critique dans une formule célèbre : « La propriété, c'est le vol. » Individualiste, il est hostile à toute forme de socialisme d'État : on peut le considérer comme l'ancêtre du *syndicalisme*.

LE SOCIALISME INTERNATIONAL : KARL MARX. Le socialisme ne tarde pas à devenir *internationaliste*, et la première *Internationale ouvrière* est constituée à Londres en 1864. En même temps il devient « scientifique », avec l'Allemand KARL MARX, auteur du *Manifeste communiste* (1847) et du *Capital* (1867). Critique serrée du régime capitaliste, le *marxisme* se fonde sur une philosophie, le matérialisme historique.

LE PROGRÈS SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL

Prestige

de la Science

Découverte de la planète Neptune par l'astronome LEVERRIER, travaux de LOUIS PASTEUR (1822-1895), de PIERRE et MARIE CURIE sur le radium : le XIX^e siècle a connu un magnifique essor de toutes les sciences. De grandes hypothèses comme l'*évolutionnisme* et le *transformisme* ont bouleversé les idées traditionnelles sur les espèces animales et sur l'homme lui-même. Il n'est donc pas étonnant que la science ait acquis un immense prestige et influencé la littérature, soit directement, soit par l'intermédiaire de la philosophie *positiviste* d'AUGUSTE COMTE (cf. p. 385). Le *scientisme* accorde une confiance absolue à la science, que l'on croit appelée à élucider entièrement le mystère du monde.

La critique et l'histoire s'érigent en sciences humaines. Les Parnassiens fondent leur poésie sur l'histoire et l'archéologie. Avec BALZAC, avec FLAUBERT, et plus encore avec le naturalisme, le roman lui-même affirme des prétentions scientifiques : ZOLA imite la méthode du biologiste CLAUDE BERNARD.

L'industrie

L'application de la machine à vapeur aux *chemins de fer*, à la *marine*, révolutionne les moyens de transport. Le développement de l'*industrie* et sa concentration progressive entraînent un accroissement considérable du prolétariat urbain et augmentent l'acuité des questions sociales. Les saint-simoniens participent activement à l'industrialisation du pays, mais des poètes rejettent cette « civilisation » industrielle, déclarant avec THÉOPHILE GAUTIER que *l'utile et le beau sont incompatibles*.

L'argent

Le mouvement industriel nécessite des opérations bancaires et permet l'édification d'énormes fortunes. La bourgeoisie riche accélère son ascension et devient à partir du règne de Louis-Philippe la classe dirigeante du pays. Ressort politique et social, l'*argent* est aussi, dans les romans de BALZAC puis de ZOLA, un thème littéraire de premier plan, que les auteurs peignent l'insolence de ses privilégiés ou la misère de ses victimes.

LA FRANCE DANS LE MONDE

Le romantisme

et l'étranger

Si le classicisme du XVII^e siècle était spécifiquement français, le *romantisme apparaît comme un mouvement européen*. En France la poésie romantique a des sources nationales, mais elle subit l'influence anglaise et l'influence allemande (cf. Mme DE STAEL, p. 15). Le *Werther* de GËTHE et les romans de WALTER SCOTT inspirent toute une génération. Un nouveau *cosmopolitisme* naît de l'émigration, des guerres napoléoniennes et de l'éveil des nationalités vers 1813.

La France

et la liberté

Même sous la Restauration, la France reste, aux yeux d'une grande partie de l'Europe, *le pays de la Révolution, la patrie de la liberté*. La révolution de 1830 et celle de 1848 ont une répercussion immédiate dans plusieurs capitales européennes. Un peu plus tard Napoléon III se fait le champion des *nationalités*.

Les échanges intellectuels

Dans la seconde moitié du siècle, et surtout après 1870, l'influence de la *science* et de l'*érudition germaniques* devient considérable. D'autre part la musique de WAGNER (1813-1883), d'abord peu goûtée en France, apporte une révélation aux symbolistes, ainsi que le théâtre d'idées du Norvégien IBSEN (1828-1906). Cependant la célébrité de PASTEUR se répand dans le monde entier ; ZOLA publie en Russie ses articles sur le naturalisme, tandis que le vicomte de VOGÜÉ révèle aux Français le roman russe (1886, peu avant l'alliance franco-russe).

L'essor colonial

Après la défaite de 1871, la France trouve un nouvel emploi de ses énergies dans son *expansion coloniale*, dont la première étape au XIX^e siècle avait été la prise d'Alger en 1830. Les voyages d'exploration et les expéditions coloniales favorisent un renouveau de l'*exotisme* dont le représentant le plus typique est un officier de marine, LOTI.

II. LES COURANTS LITTÉRAIRES

Le XIX^e siècle est traversé par trois grands courants littéraires, le ROMANTISME, le RÉALISME et le SYMBOLISME. Ils ont donné naissance à trois écoles, à trois conceptions de l'art, mais chacun d'eux correspond, d'une façon beaucoup plus large, à une *vue originale sur l'homme et sur le monde*. Aussi ne peut-on leur assigner des dates précises. Approximativement, ils se sont succédé, le romantisme triomphant sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, le réalisme sous le Second Empire, et le symbolisme sous la Troisième République ; mais en fait ils s'entremêlent, et l'on assiste, de l'un à l'autre, à des *échanges* féconds. BALZAC, créateur du roman *réaliste*, fut aussi un *romantique* et un *visionnaire*. J.K. HUYSMANS est passé du réalisme le plus avancé, le *naturalisme*, à l'*idéisme mystique*.

A. LE ROMANTISME

Les *Méditations* de LAMARTINE (1820), la bataille d'*Hernani* au Théâtre-Français (1830) et l'échec des *Burgraves* (1843) marquent les grandes dates du romantisme, mais sa vitalité s'affirme bien plus avant dans le siècle : les écrivains nés vers 1820, BAUDELAIRE, RENAN, FLAUBERT, FROMENTIN, sont profondément marqués par le romantisme de leur jeunesse, même lorsqu'ils le renient ou veulent s'en « guérir ».

Sa nature

Il est difficile de définir le romantisme dans sa diversité. Préférant l'*imagination* et la *sensibilité* à la raison classique, il se manifeste d'abord par un magnifique épanouissement du *lyrisme personnel*, qu'avait préparé CHATEAUBRIAND, et avant lui le préromantisme du XVIII^e siècle. Il est inspiré par l'*exaltation du moi*, exaltation inquiète et orgueilleuse dans le « vague des passions » et le « mal du siècle », épicurienne et passionnée chez STENDHAL. Ce lyrisme traduit aussi un large mouvement de *communion avec la nature et avec l'humanité tout entière*. Enfin le romantisme poursuit la *libération de l'art* : le drame rejette les règles de la tragédie classique ; HUGO veut substituer l'*ordre*, plus souple, à la *régularité* monotone ; tout devient sujet pour la poésie, qui peut s'exprimer en prose comme en vers ; elle rejette la superstition du langage noble et prend ainsi une vigueur nouvelle.

L'art romantique A l'époque romantique des liens étroits unissent les écrivains et les poètes aux artistes inspirés du même idéal. GIRODET hésite encore entre la tradition et les tendances nouvelles : le style néo-classique de ses *Funérailles d'Atala* s'adapte parfaitement à l'art de CHATEAUBRIAND à cette époque. En 1819 GÉRICAULT présente, avec le *Radeau de la Méduse*, un véritable manifeste romantique ; mais le maître incontesté va être DELACROIX (1799-1863). L'art de COROT est plus discret, plus intérieur : il annonce le symbolisme. Quant à INGRES, il réagit contre la mode romantique et recherche la perfection du dessin. En sculpture, RUDE, auteur du *Départ des volontaires de 1792* (ou la *Marseillaise*) anime ses groupes d'un mouvement épique. Enfin la musique romantique compte deux grands maîtres, l'un plus discrètement sensible, CHOPIN, l'autre plus hardi, et longtemps incompris, HECTOR BERLIOZ.

B. LE RÉALISME

Le respect du réel Né du romantisme, le réalisme se révolte bientôt contre lui. Le romantisme se réclamait déjà du *réel* : « La nature donc ! s'écriait Victor Hugo, la nature et la vérité ! » et encore : « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art ». Mais le goût du rêve, du mystère, du fantastique, les écarts de l'imagination s'accordaient assez mal avec ce programme. L'idéalisme romantique déformait parfois la vérité pour des raisons esthétiques ou sentimentales. C'est ce qui explique la *réaction réaliste*. En relation avec le positivisme et le scientisme, une nouvelle école va professer le *respect des faits matériels*, étudier les hommes d'après leur *comportement*, dans leur *milieu*, à la lumière de théories sociales ou physiologiques ; elle se défiera du rêve, de l'imagination, de la métaphysique.

Le roman réaliste Le domaine d'élection du réalisme est le *roman*, qui connaît au XIX^e siècle une prodigieuse fortune. BALZAC le conçoit comme « l'histoire des mœurs » et l'enracine solidement dans la *réalité matérielle* : on lui reprochera longtemps d'avoir inauguré le roman « où l'on mange » et de s'être montré « vulgaire », avant de rendre hommage à son puissant génie. Le réalisme de STENDHAL est surtout *psychologique*, mais il s'étend aussi à la peinture des mœurs. Pour FLAUBERT, le réalisme est d'abord une *discipline* qu'il impose à son romantisme spontané, puis il devient son mode d'expression naturel. D'autres écrivains, ZOLA en particulier, vont renchérir encore sur le réalisme et créer le *naturalisme* et le *roman expérimental*. L'écueil se dessine alors : on risque d'infliger au réel une autre mutilation en ignorant des faits d'expérience comme le sentiment religieux et les aspirations idéalistes, ou en se cantonnant dans les sujets rejetés jusque là par la littérature.

L'art réaliste On risquait aussi d'*abaisser l'art littéraire* en donnant dans le *vérisme* ou le « chosisme », reproduction pure et simple des objets. Mais en fait les maîtres du réalisme ont été aussi des *artistes*. FLAUBERT communité avec les poètes de *l'art pour l'art* et les Parnassiens, dans un même effort pour immortaliser, grâce au miracle d'une *forme impeccable*, les spectacles passagers et les êtres éphémères. On peut même

dire que, si le réalisme a été illustré par un sculpteur animalier comme BARYE, un peintre comme COURBET, les plus grands artistes qu'il ait inspirés sont Flaubert et Leconte de Lisle.

C. LE SYMBOLISME

Malgré tout, l'observation du réel n'offre pas à l'esprit des perspectives illimitées, le roman naturaliste tourne au document ou au reportage, et on se lasse même de la beauté parnassienne, froide comme le marbre. En pleine période réaliste, l'*idéalisme* trouve d'ardents défenseurs comme BARBEY D'AUREVILLE ou VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Déjà HUGO et NERVAL avaient eu une *expérience de l'au-delà*, mais c'est surtout BAUDELAIRE qui ouvre la voie au symbolisme.

Le rôle de Baudelaire Héritier du romantisme par sa sensibilité exacerbée, fervent de l'art pur, BAUDELAIRE dépasse la contradiction entre réalisme et idéalisme en établissant de mystérieuses *correspondances* entre le monde des sensations et l'univers *suprasensible*. La confidence, chez lui, se fait allusive et voilée ; la poésie cesse d'être éloquente, descriptive ou sculpturale pour devenir *musicale* et *incantatoire*. Un autre poète, Paul Valéry, admirera dans les vers de Baudelaire « une combinaison de chair et d'esprit, un mélange de solennité, de chaleur et d'amertume, d'éternité et d'intimité » et dans sa *voix* « une ligne mélodique admirablement pure et une sonorité parfaitement tenue qui la distinguent de toute prose » ; il lui rendra grâce d'avoir « engendré » VERLAINE, RIMBAUD et MALLARMÉ.

L'aventure poétique Rompant les amarres, reniant la « littérature », la poésie apporte à RIMBAUD et à MALLARMÉ ce que les mystiques demandent à la contemplation : une *communion totale avec l'Être*. Tous deux tentent cette grandiose aventure, « Au risque de tomber pendant l'éternité », au risque de déboucher sur le néant, comme Mallarmé, ou de « ne pouvoir plus parler », comme Rimbaud.

La poésie symboliste n'a pas toujours été aussi ambitieuse, mais des caractères communs distinguent ses adeptes. Ils éprouvent comme un frisson sacré devant le *mystère universel*, scrutent les profondeurs du *subconscient* et les *dédales du rêve*. Pour transcrire leurs impressions, leurs visions, ou les impalpables émanations de l'âme des choses, ils ont recours au « paysage intérieur », au symbole, à la métaphore, à l'allusion ; au lieu de *nommer* un objet, ils tentent, avec Mallarmé, de créer en nous, par toutes les ressources du verbe poétique, l'*impression* que nous donnerait sa présence, ou son absence.

L'impressionnisme Les symbolistes ont particulièrement apprécié des peintres tels que GUSTAVE MOREAU et ODILON REDON, mais des ressemblances plus profondes les rapprochent des *impressionnistes* (RENOIR, DEGAS, MONET) qui, à l'exemple de MANET, cherchent moins à reproduire le réel qu'à le transposer en valeurs de lumière. La sculpture de RODIN (qu'on songe à son *Balzac*) relève elle aussi de toute une « alchimie ». Enfin GABRIEL FAURÉ et CLAUDE DEBUSSY s'inspirent de Verlaine, de Mallarmé, de Maeterlinck, et ils apportent tous deux dans le domaine musical des innovations comparables à celles de la poésie symboliste.

MADAME DE STAEL

Mme de Staël et la France

LA FILLE DE NECKER. Fille du riche banquier genevois qui sera plus tard ministre de Louis XVI, Germaine NECKER naît à Paris en 1766. Dans le salon de sa mère, elle fait paraître une intelligence extrêmement précoce et se montre disciple enthousiaste des philosophes (*Lettre sur le caractère et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, 1788). En 1786 elle épouse le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris, à qui elle donnera trois enfants.

POLITIQUE ET LITTÉRATURE. Sous la Révolution, qu'elle accueille avec joie, Mme DE STAEL tente de jouer un rôle de premier plan dans la politique française. Cherchant un homme capable d'appliquer ses idées, elle pousse Narbonne au ministère, puis songe à Talleyrand. Après un voyage en Angleterre, elle séjourne à Coppet, en Suisse, dans le domaine de son père, et rencontre BENJAMIN CONSTANT (1794) : c'est le début d'une liaison orageuse qui ne sera définitivement rompue qu'en 1808 (cf. p. 22). Puis elle rentre en France (1795), mais son activité inquiète le Directoire qui la met en demeure de regagner la Suisse.

En 1796, un essai traitant *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* révèle chez Mme de Staël des tendances romantiques qui s'affirment, en 1800, dans un ouvrage important : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Puis c'est un roman, *Delphine* (1802), qui plaide ardemment en faveur des droits du cœur contre les préjugés sociaux.

Mme DE STAEL ET NAPOLÉON. Dès son retour à Paris en 1797, Mme de Staël a discerné le génie de Bonaparte. Elle voudrait devenir son égérie, mais Bonaparte est un des rares hommes qui soient restés insensibles à l'éloquence passionnée de cette femme laide et pourtant séduisante. Il ne lui pardonne pas de se mêler de politique et la considère comme une redoutable intrigante. Son hostilité s'accroît lorsque Benjamin Constant, membre du Tribunat, se range dans l'opposition : en 1803, Mme de Staël reçoit l'ordre de s'éloigner à quarante lieues au moins de Paris. Elle aura beau multiplier les démarches et les promesses d'être « sage », Napoléon, tout en conservant certains égards, lui interdira toujours l'accès de la capitale, et la surveillance exercée sur Mme de Staël par la police impériale deviendra de plus en plus sévère.

Mme de Staël et l'Europe

COPPET. Ainsi exilée, Mme de Staël va partager sa vie entre les voyages et les séjours à Coppet. Ame tourmentée, lorsqu'elle parcourt l'Europe elle songe à Coppet, mais dès qu'elle y réside depuis quelques mois, l'ennui l'envahit. Elle y est entourée, pourtant, d'une véritable cour d'amis et d'admirateurs : Mme Récarnier (cf. p. 81), Benjamin Constant, Mathieu de Montmorency, etc... Coppet devient un lieu de réputation européenne où se succèdent les visiteurs illustres.

LES VOYAGES. En 1803, Mme de Staël part pour l'Allemagne, où elle rencontre Goethe et Schiller à Weimar et s'initie à la littérature germanique grâce à Guillaume SCHLEGEL qu'elle ramène en Suisse. Un voyage en Italie (1804) lui inspire un nouveau roman, *Corinne* (1807), dont l'héroïne ressemble à l'auteur plus encore que Delphine, car elle brille par les dons de l'esprit autant que par la passion. En 1807 Mme de Staël repart pour l'Allemagne et l'Autriche. En 1810 son principal ouvrage, *De l'Allemagne*, est prêt à paraître lorsque Napoléon en fait détruire les épreuves. Le livre sera publié à Londres en 1813 et à Paris en 1814. Cependant, en 1812, Mme de Staël se rend en Russie puis en Suède : elle rêve de faire de Bernadotte le successeur de Napoléon.

DERNIÈRES ANNÉES. La Restauration lui permet de revenir à Paris où elle rouvre aussitôt un salon. Veuve depuis 1802, elle épouse en secondes noccs un jeune officier suisse, John Rocca. Mais sa santé est gravement altérée ; terrassée par une attaque d'apoplexie, elle s'éteint quelques mois plus tard (juillet 1817).

Mme de Staël et le romantisme

UNE HÉROÏNE ROMANTIQUE. Dans sa personne, dans sa vie et dans son œuvre, Mme DE STAËL unit à l'héritage du XVIII^e siècle toutes les grandes aspirations romantiques.

Raisonneuse, douée au fond de sens pratique, elle conserve le goût du XVIII^e siècle pour les idées abstraites et les systèmes logiques ; mais elle est enthousiaste, passionnée, exaltée jusqu'au délire. Sa vie errante est un perpétuel orage ; partout où elle passe, elle déchaîne le scandale ou l'adoration. Pour peindre l'âme romantique, il lui suffit de se considérer elle-même et de s'épancher, ce qu'elle fait dans ses romans. Elle y exprime son expérience de la passion, ses revendications féministes, sa soif de liberté, son instinct de domination ; même les événements de sa vie y sont aisément reconnaissables, seul le dénouement est beaucoup plus mélodramatique que la réalité.

ÉLABORATION D'UNE DOCTRINE ROMANTIQUE. Mme de Staël n'apporte pas seulement à la jeune génération l'exemple d'une vie passionnée ; dans ses ouvrages théoriques, *De la Littérature* (1800) et *De l'Allemagne* (1813), elle analyse avec lucidité l'état d'âme romantique et lance les mots d'ordre qui inspireront la poésie nouvelle.

1. LE MAL DU SIÈCLE. Mme de Staël discerne admirablement l'inquiétude, la mélancolie et aussi l'enthousiasme lyrique qui caractérisent l'âme romantique (cf. p. 19).

2. LE RENOUVEAU POÉTIQUE. En affirmant la relativité du goût et la primauté du génie, élan passionné de l'âme, elle libère l'inspiration. Elle trace la voie à une poésie nouvelle qui sera moderne, chrétienne et nationale, et prendra plus volontiers pour exemples Shakespeare ou Schiller que Virgile ou Homère.

L'INFLUENCE DE Mme DE STAËL. Sans doute Mme de Staël manque d'art, et, ce qui est plus grave, ses vues critiques ne résistent guère à un examen approfondi. Son information est étendue, mais superficielle : c'est le danger du cosmopolitisme qu'elle pratique et qu'elle répand. Elle connaît mal la littérature allemande qu'elle donne en exemple à la France, simplifie abusivement la littérature gréco-latine et ne comprend pas le classicisme français qu'elle aborde avec les préjugés de la critique germanique du temps. Pourtant son influence sera considérable.

« Elle trouvait le génie dans l'âme au lieu de le chercher dans l'artifice ; elle faisait de la pensée exprimée dans la littérature non plus un métier mais une religion » dira Lamartine, qui lui rend grâce également d'avoir inauguré une critique féconde : « C'est à la flamme de l'enthousiasme qu'elle faisait comparaître le génie, non pour étudier froidement ses taches, mais pour s'extasier sur ses chefs-d'œuvre ». L'influence de Mme de Staël, comme celle de Chateaubriand, tient pour une large part à la remarquable opportunité de ses ouvrages : elle a mis en circulation, au moment le plus favorable, des idées et des formules frappantes qui ont aidé le romantisme à prendre conscience de lui-même.

De la Littérature

Le titre de l'ouvrage est significatif : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*.

L'auteur, qui examine l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature (et accessoirement l'influence de la littérature sur la société), croit à un progrès parallèle des lettres et de la civilisation. Mme de Staël reprend des idées déjà répandues au XVIII^e siècle, en particulier par Diderot, sur la dépendance de la poésie par rapport à l'état des mœurs, et elle applique à la littérature la fameuse théorie de MONTESQUIEU sur l'influence du climat (cf. XVIII^e Siècle, p. 107) ; thèse que nous retrouverons à la base du système critique de TAINE (p. 399).

« Le climat est l'une des raisons principales des différences... entre les images qui plaisent dans le Nord et celles qu'on aime à se rappeler dans le Midi... Les poètes du Midi mêlent sans cesse l'image de la fraîcheur, des bois touffus, des ruisseaux limpides

à tous les sentiments de la vie. Ils ne se retracent pas même les jouissances du cœur sans y mêler l'idée de l'ombre bienfaisante qui doit les préserver des brûlantes ardeurs du soleil. Cette nature si vive qui les environne excite en eux plus de mouvements que de pensées. C'est à tort, ce me semble, qu'on a dit que les passions étaient plus violentes dans le Midi que dans le Nord. On y voit plus d'intérêts divers, mais moins d'intensité dans une même pensée ; or c'est la fixité qui produit les miracles de la passion et de la volonté.

« Les peuples du Nord sont moins occupés des plaisirs que de la douleur, et leur imagination n'en est que plus féconde. Le spectacle de la nature agit fortement sur eux ; elle agit comme elle se montre dans leurs climats, toujours sombre et nébuleuse. » Cette poésie mélancolique, nourrie du sentiment de l'incomplet de la destinée (cf. p. 19), « convient beaucoup plus que celle du Midi à l'esprit d'un peuple libre » ; et l'esprit de liberté assurera la supériorité de la littérature moderne sur la littérature antique.

Les romantiques retiendront surtout de cet ouvrage *l'opposition entre poésie du Nord (Ossian) et poésie du Midi (Homère), et la préférence donnée à la première.*

De l'Allemagne

Le retentissement de ce livre fut beaucoup plus considérable que celui du précédent. « Il fit pour la littérature ce que le *Génie du christianisme* avait fait pour le catholicisme » (Lamartine). L'ouvrage comprend quatre parties : *De l'Allemagne et des mœurs des Allemands, De la littérature et des arts, La philosophie et la morale, La religion et l'enthousiasme.*

Mme de Staël met l'accent sur le rôle de *l'inspiration* et du *génie*, élan enthousiaste de l'âme. Elle retrouve le sens de la poésie, du *lyrisme* surtout (cf. p. 16). Enfin, reprenant et approfondissant l'opposition entre poésie du Midi et poésie du Nord, elle établit un *parallèle*, demeuré célèbre, *entre la poésie classique et la poésie romantique* (cf. p. 17).

De la poésie

Rompant avec la tradition du XVIII^e siècle, Mme de Staël refuse de voir dans la poésie une *technique* ou une simple *parure*. La poésie est un *chant religieux* issu du plus profond de *l'âme*, inspiré par une *sensibilité ardente, inquiète*. Peut-être est-ce négliger un peu trop le rôle de l'art, mais à l'époque une réaction, même outrée, contre l'abus de l'artifice était nécessaire et féconde. Du reste l'auteur ne se contente pas d'exalter dans le vague *l'élan lyrique du romantisme*, mais discerne clairement les principaux *thèmes* que va faire retentir la *nouvelle poésie française* (*De l'Allemagne* II, 10).

La poésie

en général

Ce qui est vraiment divin dans le cœur de l'homme ne peut être défini ; s'il y a des mots pour quelques traits, il n'y en a point pour exprimer l'ensemble, et surtout le mystère de la véritable beauté dans tous les genres. Il est difficile de dire ce qui n'est pas de la poésie ; mais si l'on veut comprendre ce qu'elle est, il faut appeler à son secours les impressions qu'excitent une belle contrée, une musique harmonieuse, le regard d'un objet¹ chéri, et par-dessus tout un sentiment religieux qui nous fait éprouver en nous-mêmes la présence de la Divinité². La poésie est le langage naturel à tous les cultes. La Bible est pleine de poésie ; Homère est plein de religion³. Ce n'est pas qu'il y ait des fictions dans la Bible, ni des dogmes dans Homère ; mais l'enthousiasme⁴ rassemble dans un même foyer des sentiments divers ; l'enthousiasme est l'encens de la terre vers le ciel ; il les réunit l'un à l'autre.

Le don de révéler par la parole ce qu'on ressent au fond du cœur est très

— 1 Être. — 2 Citer des poèmes romantiques inspirés par ces divers sentiments. — 3 Il y avait un parallèle de la Bible et d'Homère dans le *Génie du christianisme*. Pour Hugo la Bible

et Homère représenteront les deux premiers âges de la poésie, lyrisme et épique, auxquels doit succéder le drame (cf. p. 232, *Le mélange des genres*). — 4 Au sens propre, *inspiration divine* ; cf. l. 8. 31 et p. 20.

rare ; il y a pourtant de la poésie dans tous les êtres capables d'affections vives et profondes ; l'expression manque à ceux qui ne sont pas exercés à la trouver. Le poète ne fait, pour ainsi dire, que dégager le sentiment prisonnier au fond de l'âme ; le génie poétique est une disposition intérieure⁵, de la même nature que celle qui rend capable d'un généreux sacrifice : c'est rêver l'héroïsme que
20 de composer une belle ode. Si le talent n'était pas mobile, il inspirerait aussi souvent les belles actions que les touchantes paroles ; car elles partent toutes également de la conscience du beau, qui se fait sentir en nous-mêmes...

Le lyrisme

La poésie lyrique s'exprime au nom de l'auteur même ; ce n'est plus dans un personnage qu'il se transporte, c'est en lui-même qu'il trouve les divers mouvements dont il est animé : J.-B. Rousseau⁶ dans ses Odes religieuses, Racine dans *Athalie*, se sont montrés poètes lyriques ; ils étaient nourris des psaumes et pénétrés d'une foi vive ; néanmoins les difficultés de la langue et de la versification françaises s'opposent presque toujours à l'abandon de l'enthousiasme⁷. On peut citer
30 des strophes admirables dans quelques-unes de nos odes ; mais y en a-t-il une entière dans laquelle le dieu n'ait point abandonné le poète ? De beaux vers ne sont pas de la poésie ; l'inspiration, dans les arts, est une source inépuisable, qui vivifie depuis la première parole jusqu'à la dernière : amour, patrie, croyance, tout doit être divinisé dans l'ode, c'est l'apothéose du sentiment : il faut, pour concevoir la vraie grandeur de la poésie lyrique, errer par la rêverie dans les régions éthérées, oublier le bruit de la terre en écoutant l'harmonie céleste⁸, et considérer l'univers entier comme un symbole des émotions de l'âme.

L'énigme de la destinée humaine n'est de rien pour la plupart des hommes ; le poète l'a toujours présente à l'imagination. L'idée de la mort, qui décourage
40 les esprits vulgaires, rend le génie plus audacieux, et le mélange des beautés de la nature et des terreurs de la destruction excite je ne sais quel délire de bonheur et d'effroi⁹, sans lequel on ne peut ni comprendre ni décrire le spectacle de ce monde. La poésie lyrique ne raconte rien, ne s'astreint en rien à la succession des temps, ni aux limites des lieux ; elle plane sur les pays et sur les siècles ; elle donne de la durée à ce moment sublime, pendant lequel l'homme s'élève au-dessus des peines et des plaisirs de la vie. Il se sent au milieu des merveilles du monde comme un être à la fois créateur et créé, qui doit mourir et qui ne peut cesser d'être, et dont le cœur tremblant, et fort en même temps, s'enorgueillit en lui-même et se prosterne devant Dieu.

50 Les Allemands, réunissant tout à la fois, ce qui est très rare, l'imagination et le recueillement contemplatif, sont plus capables que la plupart des autres nations de la poésie lyrique. Les modernes ne peuvent se passer d'une certaine profondeur d'idées dont une religion spiritualiste leur a donné l'habitude ; et si cependant cette profondeur n'était point revêtue d'images, ce ne serait pas de la poésie : il faut donc que la nature grandisse aux yeux de l'homme, pour qu'il puisse s'en servir comme de l'emblème de ses pensées. Les bosquets, les fleurs et les ruisseaux suffisaient aux poètes du paganisme ; la solitude des forêts, l'Océan sans bornes, le ciel étoilé, peuvent à peine exprimer l'éternel et l'infini dont l'âme des chrétiens est remplie.

— 5 Au XVIII^e siècle on considérait la poésie comme un *ornement* ou un *style* (cf. I. 31-32).

— 6 Cf. *XVIII^e Siècle*, p. 354. — 7 « On parle souvent dans les arts du mérite de la difficulté vaincue... Les entraves font ressortir l'habileté

de l'esprit ; mais il y a souvent dans le génie une sorte de maladresse... et l'on aurait tort de vouloir l'asservir à des gênes arbitraires, car il s'en tirerait beaucoup moins bien que des talents du second ordre. » (II, 9). — 8 Cf. Lamartine. — 9 Cf. Chateaubriand. p. 43.